

DANY MEI-DURBANO



Les effluves des quatre saisons de mon enfance



Sommaire

1 – Un relent d’automne et de petite enfance	7
2 – Une bise glaciale réchauffée de chocolat chaud	13
3 – Et la rose m’ était comptée... ..	17
4 – Une odeur de jasmin dans la moiteur des nuits d’ été	23

Prologue

Tout commença par le jasmin...

Là haut, sur la montagne, dans la Vésubie, l'était une auberge...

En bas, à Grasse, dans la grande plaine, des cultivateurs cherchaient des plants de jasmin sauvage à greffer...

Alors, renseignements pris, ils envoyèrent leur fils, le beau Marius aux yeux bleus, tout là haut, et il prit pension à l'auberge...

Le servit une belle brunette de 17 ans ; il était libre, en âge de prendre femme, un bon métier dans les mains ; elle était l'aînée de cinq enfants, sérieuse et avisée et la raison qui souvent la gouverna lui fit penser que ce serait le bon...

Malgré les jets de pierre des jeunes du cru, furieux de voir un « étranger » chasser sur leur terre il remonta tous les week-ends, rendit de menus services à l'aubergiste et ainsi gagna le cœur de Jeannette...

Voilà comment, en plus des tiges de jasmin sauvage, il obtint la main de l'une des plus belles fleurs du village.

Le mariage eut lieu dans la grande salle résonnant des accents du piano mécanique. Mais la joie des convives fut vite ternie car le lendemain, en ce mois de septembre 1939, la guerre éclatait et le « novi »¹, mobilisé...

La belle Jeannette rangea bien vite sa couronne de fleurs d'oranger et entama une longue période triste de privations et de soucis.

Heureusement, la vie est la plus forte et 12 mois après, naissait le fils, fierté de toute la tribu, au Plan de Grasse, au milieu des jasmins greffés

éclatant de fleurs sous le soleil de Septembre...

La S.N.C.F où le père était employé envoya le jeune couple de gare en gare : la Crau, Saint Augustin, puis le train s'arrêta à Grasse où ils s'établirent définitivement et 7 ans après...

¹ nouveau marié

1

Un relent d'automne et de petite enfance

Ca sentait le café au lait plein la maison, ce jour d'octobre, à l'heure du goûter et je trouvais que cela sentait bon... Alors je me décidai à naître... Une lettre à la poste... La voisine accourut, j'étais déjà là. Le grand frère, du haut de ses sept ans, jugea, en me voyant, qu'il valait mieux retourner à ses billes et à ses devoirs. Le père, lui, monta, tout essoufflé, les escaliers de la gare de marchandises de sa belle ville de Grasse.

_ « Pécaïre ! Une fille ! Le choix du roi ! Ca fait sept ans qu'on l'attendait ! »

Et lorsqu'il fallut aller la déclarer, il arriva bredouillant devant l'employé de mairie :

- « Elle avait dit quoi, déjà ? Gisèle ? Danièle ?... Allons-y pour Danièle ! La femme ne rouspètera pas, elle est trop contente d'avoir une pisseuse ! »

Et c'est vrai que cette odeur d'urine qu'ont les bébés lorsqu'il faut les changer, rebuta tant soit peu le père et qu'il laissa volontiers ma mère le faire à sa place, origines italiennes obligent...

Tétées, pleurs la nuit, tout ce « taintouin » n'était pas son affaire, lui le cheminot, les trains de marchandises l'attendaient.

Et la « pisseuse » laissa grandir en elle de nouvelles odeurs : la lessiveuse qui bouillait sur le coin de la cuisinière, le dimanche soir avec sa senteur de propre ; la soupe fine, avec ses relents d'ail qui lui donnait des hauts-le cœur et qu'il fallait se dépêcher d'avaler sous le regard menaçant du père... et ceux de l'encre fraîche quand elle rentrait sur la pointe des pieds dans la chambre du frère ! C'est qu'il travaillait, lui, il en alignait des chiffres du bout de sa plume sergent-major avec sérieux et application !

Le « caganis² » que j'étais se faisait tirer les oreilles et on lui demandait illico-presto la date de la bataille de Marignan ou de la naissance de Jeanne D'Arc... Et je séchais...

C'est que je ne humais pas du tout les odeurs d'école ! Ah non alors ! Mais était-ce une école, cette grande bâtisse impressionnante avec ses longs couloirs et ses arcades intimidantes qui est devenu depuis le lycée Amiral de Grasse ? Je ne m'y suis jamais sentie à l'aise, moi, la petite fille du primaire... qui n'avais qu'à traverser la rue Mathias Duval ! Ce qu'il y avait de bien, c'est qu'on était avec les garçons alors que les autres écoles « communales » n'étaient pas mixtes, elles !

En fait, les bagarres de nos amoureux et leurs fanfaronnades nous motivaient bien plus que ce que la maîtresse écrivait sur son grand tableau noir.

² dernier-né de la famille

L'école, la vraie, celle du Savoir et du Plaisir, je l'ai découverte bien après, dans le quartier bas de la ville, avec ses hautes cheminées d'usine... Elle est fortement imprégnée des odeurs âcres et tenaces des usines à parfums qui exhalaient leurs torrents de senteur dans la cour de récréation de l'Institution Sainte Marthe.

C'est là qu'on apprit que les grands risquaient de partir faire la guerre en Algérie et qu'on ouvrit les livres de géographie pour pouvoir la situer... C'est dans ces murs que la déclinaison de « rosa, rosa, rosam » trouvait tout son sens et qu'avec son accent du Sud-Ouest, la grosse religieuse, professeur de latin, nous menaçait de nous balancer par la fenêtre sur le bougainvillée si on ânonnait sa langue préférée !

Là, l'édifice était de taille humaine et puis il y avait la chapelle : on pouvait toujours s'y réfugier pour se consoler du gros chagrin dû à une mauvaise note ou laisser passer, sous prétexte de confession, une heure de cours un peu ennuyeuse ! Et que dire de l'odeur d'encens qui y régnait et qui nous faisait planer vers des horizons lointains...

Le grand évènement qu'on attendait toutes c'était le pèlerinage à Notre Dame de Valcluse.

Ce jour-là les « Saintes-Marthiennes » revêtaient leur uniforme : jupe plissée et gilet bleu marine, chemisier blanc et petite calotte qu'on cachait dans nos mains et que l'on ne mettait que contraintes et forcées.

On partait en rangs par les escaliers qui donnaient à la gare de marchandises et on traversait par les chemins toute la campagne grassoise avec ses champs

à perte de vue. A cette époque, les grands bâtiments commerciaux et les immeubles ne nous gênaient pas le paysage et notre âme paysanne vibrait aux beautés de la nature...

Les sœurs essayaient bien de nous faire chanter leurs cantiques préférés mais, dès qu'elles s'éloignaient, nous murmurions à voix basse « retiens la nuit » de notre Johnny ou « ce soir je serai la plus belle » de Sylvie, sa dulcinée.

La route était longue mais la campagne traversée si riante et les bonjours des paysans que l'on croisait si chaleureux qu'on en oubliait notre fatigue. Il faut dire qu'à l'arrivée, la fraîcheur des grands platanes et des abords du ruisseau était la bienvenue.

La grotte de Notre Dame de Lourdes recevait notre ferveur intéressée : en échange d'un cierge nous espérions la réussite aux examens futurs... Celle d'à côté, nous attirait par le mystère des soi-disant squelettes que cachaient ses grilles...

Le sanctuaire résonnait de nos belles voix d'enfants et nous avions accompli notre « b.a. » pour l'année.

Pour égayer un peu le 1^{er} trimestre, le plus long, il y avait la foire de la Saint André. Les plus chanceuses, accompagnées comme moi de leur grand frère, pouvaient, le dimanche, se risquer à faire un tour d'auto-tamponneuses, ponctué d'éclats de rire et croquer, sur le Cours noir de monde, une belle pomme d'amour...

Le lundi, jour réservé aux adultes, je vivais l'évènement grâce au récit de Maman : « pour monter